

**Vous faites par exemple référence à Abel et Caïn...**

En actualisant ce mythe, je tente de traduire l'espèce de culpabilité qu'on ressent quand on a été aussi proche de deux frères potentiellement écrivains, et qu'on reste seul à écrire. Ne sachant par quel hasard ou quelle erreur le destin m'a fait survivre, je garde l'impression d'avoir pris leur place.

**Votre goût pour l'analyse m'a fait penser aux moralistes: Chamfort a été important pour vous...**

D'avoir eu, si jeune, une vie tant marquée par cette fratrie que par cette époque excessive en tout, a fait que lorsque je commence à écrire, au milieu des années 80, ce n'est pas l'esprit de fiction qui me domine. Je suis déjà plus dans un rapport grave, de longue durée si l'on peut dire, avec la vie. Quel sens a-t-elle? Que faire pour échapper à l'échec comme à ce qu'il y a de gênant dans la réussite? Voilà les questions que je me pose. Je m'intéresse aux moralistes – Chamfort, Nietzsche, La Rochefoucauld – parce qu'ils savent résumer en formules des impressions découlant de l'expérience d'une vie entière. Leur pensée laconique m'a aidé à me reconstruire, après cette période de déconstruction généralisée.

**Vous considérez-vous comme un écrivain classique?**

J'aurais du mal à m'étiqueter aussi clairement. Disons que j'écris dans le style qui me semble le mieux rendre compte de la complexité de ce que nous vivons. J'ai bien conscience de ne pas travailler la même langue que Virginie Despentes ou Christine Angot, mais je n'ai pas de revendication d'ordre esthétique. Il y a dans mon écriture des éléments qu'on peut qualifier de « classiques », mais je ne cherche pas à en faire un étendard. Je souhaite plutôt aller à l'essentiel, au plus vivant. J'assume en même temps ma part d'héritage littéraire. Elle m'a aidé à renaître à un moment où je risquais réellement de perdre pied, après avoir vu mon frère Pierre « partir » sans rien laisser, ni livre ni journal. Mon instinct de survie l'a emporté.

**Vous mentionnez André Gide. Que représente-t-il pour vous?**

Gide est le premier écrivain que j'ai admiré, à l'âge de 12 ans – une admiration un peu décalée, autour de 1968.

Ma fascination venait de la liberté avec laquelle il cultivait son moi, comme on cultive son jardin. S'il y avait de mauvaises herbes, il les gardait – il ne triait pas. Il avait un rapport assez éclaté à sa propre identité, ne cherchait pas à en faire un tout cohérent: il aimait les garçons, croyait au mariage, fit un enfant à la fille de sa meilleure amie...

**C'est cette même plasticité que vous retrouviez aussi chez Cocteau?**

Oui. Même si Cocteau possède bien plus que de la plasticité: il a une capacité extraordinaire à se réinventer, à partir dans toutes les directions, à proliférer. Une vraie vie en jachère...

**Mai 68 représente la première secousse politique dans votre livre. Que pensez-vous qu'il en reste aujourd'hui?**

Les conditions sociales et économiques actuelles font que cette immense confiance en l'avenir qu'avait ma génération, et donc son culot monstre, est impossible aujourd'hui. Aussi ne reste-t-il rien de fondamental de l'époque ouverte par Mai 68. Sinon une atroce caricature gérée par le système médiatique, publicitaire et industriel. Un recyclage intègre de slogans ou d'images... Mais la période a également produit des formes de vie qui ont essaimé. D'où ce paradoxe: 1968 est un fantôme qui continue de nous hanter, par son absence même.

**Vous évoquez votre passage par la Gauche prolétarienne et l'aspect totalitaire de l'idéologie. Votre roman *Le Caméléon* (1994) était lui aussi consacré à la dictature...**

Ce sont des formes de pensée aberrantes, qui, par un surcroît d'aberration, engendrent une antiréalité suffisamment cohérente pour séduire. Il se crée un moment magnétique de fascination où les gens déposent leur intelligence critique au profit d'une adhésion globale qui relève d'une semi-foi. Nous sommes des êtres troués, et des pensées dures, compactes comme celles-ci, ont le pouvoir provisoire de nous combler.

**Vous faites un beau portrait de Roland Barthes. Qu'est-ce qui vous attirait chez lui?**

Aux alentours de 1976, Barthes prend ses distances avec le structuralisme

et la pensée universitaire globale. Il recommence à dire « je », essaye de penser seul. C'est toujours plus éprouvant. Car retrouver le « je », ce n'est pas seulement voir renaître le désir de roman, l'expression la plus individualisée de soi. C'est aussi découvrir combien ce « je » est fragile, capricieux, avec ses goûts et ses dégoûts. Ce qu'il y a de beau et de touchant dans le cas de Barthes, c'est que cette tentative mènera à un double échec. Existentiellement, d'abord: la vie passe à côté de lui, il la regarde comme à travers la vitre d'un train. Littérairement ensuite, car il ne réussira pas à passer au roman.

**Revenons à votre frère, Pierre, et à la folie. Vous évoquez Deleuze et Guattari, et leur approche de la schizophrénie...**

La schizophrénie réelle a quelque chose de dévastateur et de désolant – je l'ai observé sur mon oncle aussi bien que sur mon aîné. Chez Deleuze et Guattari, elle devient une allégorie idéalisée des combinaisons potentielles que recèle toute identité. Ils n'encouragent pas littéralement à devenir fou, ils tentent d'introduire des dissociations, des « schizes » dans le moi. Mais certains les ont pris au pied de la lettre.

**Cette façon d'introduire du jeu dans l'identité est une des caractéristiques des années 70 dans votre roman...**

Tout cet effort vers la « désidentification », auquel j'ai contribué à ma façon, comporte de nombreux risques. Beaucoup l'ont alors payé cher, mais il me paraît encore aujourd'hui intéressant. C'est un travail de décolllement entre soi et soi, entre soi-même et les formes d'identités sexuelles et sociales dont on hérite ou qu'on fabrique, bon an mal an. Ça consiste à s'éloigner des définitions reçues, à ne pas être littéralement sa petite personne, à envisager de pouvoir être quelqu'un d'autre, ailleurs, autrement. À avoir plusieurs vies, par exemple. C'est ce qu'il reste à mes yeux de romanesque dans cette époque, si idéologique par ailleurs: on se surprenait souvent soi-même. •

1955 Naissance à Paris.  
2003 Il publie une biographie de Jean Cocteau, *Jean Cocteau* (Gallimard).  
2006 Parution de son essai sur l'identité, *Qui dit je en nous ?* (Grasset).